

SESSION 2009

**CONCOURS INTERNE
DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS CERTIFIÉS
ET CONCOURS D'ACCÈS A L'ÉCHELLE DE RÉMUNÉRATION**

Section : LETTRES MODERNES

ÉPREUVE DE DIDACTIQUE

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

SUJET

Dans le cadre de l'étude du théâtre en classe de seconde, vous analyserez le corpus ci-joint. Vous préciserez les modalités de son exploitation didactique sous la forme d'un projet de séquence qui comportera obligatoirement une séance d'étude de la langue.

Vous pourrez enrichir votre projet de références à des textes ou à des documents complémentaires.

CORPUS

- Molière, *Les Fourberies de Scapin*, Acte III, Scène 13, (1671)
- N. Boileau, *Art poétique*, chant III, v. 391-404 et 421-428, (1674)
- A. Jarry, *Ubu Roi*, Acte III, Scène 8, (1896)
- S. Beckett, *Fin de partie*, (1957)
- E. Ionesco, *Le Roi se meurt*, (1962)
- J. Ensor, *La Mort et les masques*, 1897, huile sur toile 78,5 X 100 cm, Liège, Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de la ville de Liège.

TEXTE 1 :

SCÈNE DERNIÈRE
SCAPIN, CARLE, GÉRONTE, ARGANTE, ETC.

SCAPIN, *apporté par deux hommes et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé.* – Ahi, ahi, Messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante, et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE. – Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAPIN. – C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton que...

GÉRONTE. – Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN. – Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE. – Laissons cela.

SCAPIN. – J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE. – Mon Dieu ! tais-toi.

SCAPIN. – Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE. – Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN. – Hélas ! quelle bonté ! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE. – Eh ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN. – Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE. – Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN. – Comment, Monsieur ?

GÉRONTE. – Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN. – Ahi, ahi. Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE. – Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE. – Soit.

ARGANTE. – Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN. – Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

Molière, *Les Fourberies de Scapin*, Acte III, Scène 13.

TEXTE 2 :

Étudiez la cour et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace.
[...]
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le pont Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

Nicolas Boileau, *Art poétique*, chant III, v. 391-404 et 421-428.

TEXTE 3 :

Scène VIII

Le camp sous Varsovie

SOLDATS ET PALOTINS. – Vive la Pologne ! Vive le Père Ubu !

PÈRE UBU. – Ah ! Mère Ubu, donne-moi ma cuirasse et mon petit bout de bois. Je vais être bientôt tellement chargé que je ne saurais marcher si j'étais poursuivi.

MÈRE UBU. – Fi, le lâche.

PÈRE UBU. – Ah ! voilà le sabre à merdre qui se sauve et le croc à finances qui ne tient pas !!! Je n'en finirai jamais, et les Russes avancent et vont me tuer.

UN SOLDAT. – Seigneur Ubu, voilà le ciseau à oneilles qui tombe.

PÈRE UBU. – Ji tou tue au moyen du croc à merdre et du couteau à figure.

MÈRE UBU. – Comme il est beau avec son casque et sa cuirasse, on dirait une citrouille armée.

PÈRE UBU. – Ah ! maintenant je vais monter à cheval. Amenez, messieurs, le cheval à phynances.

MÈRE UBU. – Père Ubu, ton cheval ne saurait plus te porter, il n'a rien mangé depuis cinq jours et est presque mort.

PÈRE UBU. – Elle est bonne celle-là ! On me fait payer 12 sous par jour pour cette rosse et elle ne me peut porter. Vous vous fichez, corne d'Ubu, ou bien si vous me volez ? (*La Mère Ubu rougit et baisse les yeux.*) Alors, que l'on m'apporte une autre bête, mais je n'irai pas à pied, cornegidouille !

On amène un énorme cheval.

PÈRE UBU. – Je vais monter dessus. Oh ! assis plutôt ! car je vais tomber. (*Le cheval part.*) Ah ! arrêtez ma bête. Grand Dieu, je vais tomber et être mort !!!

MÈRE UBU. – Il est vraiment imbécile. Ah ! le voilà relevé. Mais il est tombé par terre.

PÈRE UBU. – Corne physique, je suis à moitié mort ! Mais c'est égal, je pars en guerre et je tuerais tout le monde. Gare à qui ne marchera pas droit. Ji lon mets dans ma poche avec torsion du nez et des dents et extraction de la langue.

MÈRE UBU. – Bonne chance, monsieur Ubu.

PÈRE UBU. – J'oubliais de te dire que je te confie la régence. Mais j'ai sur moi le livre des finances, tant pis pour toi si tu me voles. Je te laisse pour t'aider le Palotin Giron. Adieu, Mère Ubu.

MÈRE UBU. – Adieu, Père Ubu. Tue bien le czar.

PÈRE UBU. – Pour sûr. Torsion du nez et des dents, extraction de la langue et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles.

L'armée s'éloigne au bruit des fanfares.

MÈRE UBU, seule. – Maintenant, que ce gros pantin est parti, tâchons de faire nos affaires, tuer Bougrebas et nous emparer du trésor.

Alfred Jarry, *Ubu Roi*, Acte III, scène 8.

TEXTE 4 :

CLOV. – Pourquoi cette comédie, tous les jours ?

HAMM. – La routine. On ne sait jamais. (*Un temps.*) Cette nuit j'ai vu dans ma poitrine. Il y avait un gros bobo.

CLOV. – Tu as vu ton cœur.

HAMM. – Non, c'était vivant. (*Un temps. Avec angoisse.*) Clov !

CLOV. – Oui.

HAMM. – Qu'est-ce qui se passe ?

CLOV. – Quelque chose suit son cours.

Un temps.

HAMM. – Clov !

CLOV (*agacé*). – Qu'est-ce que c'est ?

HAMM. – On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ?

CLOV. – Signifier ? Nous, signifier ! (*Rire bref.*) Ah elle est bonne !

HAMM. – Je me demande. (*Un temps.*) Une intelligence, revenue sur terre, ne serait-elle pas tentée de se faire des idées, à force de nous observer ? (*Prenant la voix de l'intelligence.*) Ah, bon, je vois ce que c'est, oui, je vois ce qu'ils font ! (*Clov sursaute, lâche la lunette et commence à se gratter le bas-ventre des deux mains. Voix normale.*) Et même sans aller jusque-là, nous-mêmes... (*avec émotion*) ... nous-mêmes... par moments... (*Véhément.*) Dire que tout cela n'aura peut-être pas été pour rien !

CLOV (*avec angoisse, se grattant*). – J'ai une puce !

HAMM. – Une puce ! Il y a encore des puces ?

CLOV (*se grattant*). – A moins que ce ne soit un morpion.

HAMM (*très inquiet*). – Mais à partir de là l'humanité pourrait se reconstituer ! Attrape-la, pour l'amour du ciel !

CLOV. – Je vais chercher la poudre.

Il sort.

HAMM. – Une puce ! C'est épouvantable ! Quelle journée !

Entre Clov, un carton verseur à la main.

CLOV. – Je suis de retour, avec l'insecticide.

HAMM. – Flanque-lui en plein la lampe !

Clov dégage sa chemise du pantalon, déboutonne le haut de celui-ci, l'écarte de son ventre et verse la poudre dans le trou. Il se penche, regarde, attend, tressaille, reverse frénétiquement de la poudre, se penche, regarde, attend.

CLOV. – La vache !

HAMM. – Tu l'as eue ?

CLOV. – On dirait. (*Il lâche le carton et arrange ses vêtements.*) A moins qu'elle ne se tienne coïte.

HAMM. – Coïte ! Coïte tu veux dire. A moins qu'elle ne se tienne coïte.

CLOV. – Ah ! On dit coïte ? On ne dit pas coïte ?

HAMM. – Mais voyons ! Si elle se tenait coïte nous serions baisés.

Un temps.

CLOV. – Et ce pipi ?

HAMM. – Ça se fait.

CLOV. – Ah ça c'est bien, ça c'est bien.

Samuel Beckett, *Fin de partie*.

TEXTE 5 :

LE ROI. – Le peuple est-il au courant ? L’avez-vous averti ? Je veux que tout le monde sache que le Roi va mourir. (*Il se précipite vers la fenêtre, l’ouvre dans un grand effort car il boite un peu plus.*) Braves gens, je vais mourir. Écoutez-moi, votre Roi va mourir.

MARGUERITE, au Médecin. – Il ne faut pas qu’on entende. Empêchez-le de crier.

LE ROI. – Ne touchez pas au Roi. Je veux que tout le monde sache que je vais mourir.

Il crie.

LE MÉDECIN. – C’est un scandale.

LE ROI. – Peuple, je dois mourir.

MARGUERITE. – Ce n’est plus un roi, c’est un porc qu’on égorge.

MARIE. – Ce n’est qu’un roi, ce n’est qu’un homme.

LE MÉDECIN. – Majesté, songez à la mort de Louis XIV, à celle de Philippe II, à celle de Charles Quint qui a dormi vingt ans dans son cercueil. Le devoir de Votre Majesté est de mourir dignement.

LE ROI. – Mourir dignement ? (*A la fenêtre.*) Au secours ! Votre Roi va mourir.

MARIE. – Pauvre Roi, mon pauvre Roi.

JULIETTE. – Cela ne sert à rien de crier.

On entend un faible écho dans le lointain : « Le Roi va mourir ! »

LE ROI. – Vous entendez ?

MARIE. – Moi j’entends, j’entends.

LE ROI. – On me répond, on va peut-être me sauver.

JULIETTE. – Il n’y a personne.

On entend l’écho : « Au secours ! »

LE MÉDECIN. – Ce n’est rien d’autre que l’écho qui répond avec retardement.

MARGUERITE. – Le retardement habituel dans ce royaume où tout fonctionne si mal.

LE ROI, quittant la fenêtre. – Ce n’est pas possible. (*Revenant à la fenêtre.*) J’ai peur. Ce n’est pas possible.

MARGUERITE. – Il s’imagine qu’il est le premier à mourir.

MARIE. – Tout le monde est le premier à mourir.

MARGUERITE. – C’est bien pénible.

JULIETTE. – Il pleure comme n’importe qui.

MARGUERITE. – Sa frayeur ne lui inspire que des banalités. J’espérais qu’il aurait eu de belles phrases exemplaires. (*Au Médecin.*) Je vous charge de la chronique. Nous lui prêterons les belles paroles des autres. Nous en inventerons au besoin.

LE MÉDECIN. – Nous lui prêterons des sentences édifiantes. (*A Marguerite.*) Nous soignerons sa légende. (*Au Roi.*) Nous soignerons votre légende, Majesté.

LE ROI, à la fenêtre. – Peuple, au secours... Peuple, au secours !

MARGUERITE. – Vas-tu finir, Majesté ? Tu te fatigues en vain.

LE ROI, à la fenêtre. – Qui veut me donner sa vie ? Qui veut donner sa vie au Roi, sa vie au bon Roi, sa vie au pauvre Roi ?

MARGUERITE. – Indécent !

MARIE. – Qu’il tente toutes ses chances, même les plus improbables.

JULIETTE. – Puisqu’il n’y a personne dans le pays.

Elle sort.

Eugène Ionesco, *Le Roi se meurt.*



James Ensor, *La Mort et les masques*, 1897, huile sur toile, 78,5 X 100 cm, Liège, Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de la ville de Liège.